

Québec français

La Côte de Sable ou la solitude d'un Don Juan

Aurélien Boivin

La francophonie dans les Amériques
Number 154, Summer 2009

URI: id.erudit.org/iderudit/1847ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

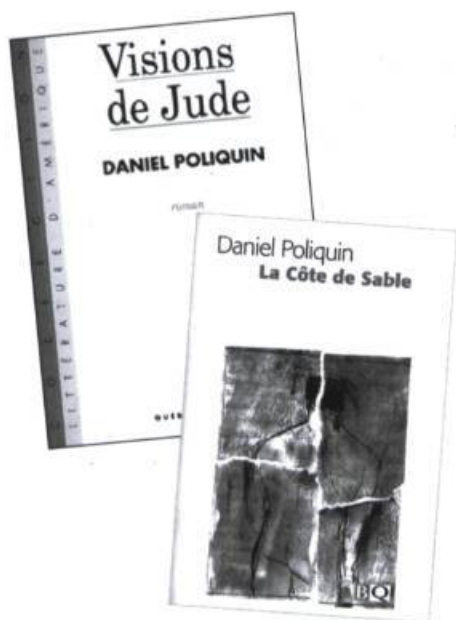
Boivin, A. (2009). *La Côte de Sable* ou la solitude d'un Don Juan. *Québec français*, (154), 153–155.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2009. This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org



Publié en 1990 sous le titre *Visions de Jude* et réédité dans la collection BQ en 2000 sous le titre *La Côte de Sable*, ce quatrième roman a valu à Daniel Poliquin, un écrivain franco-ontarien originaire de la ville d'Ottawa, le prix du *Journal de Montréal* (catégorie roman) et le prix littéraire du journal *Le Droit* d'Ottawa (1991). La critique, tant francophone qu'anglophone, a été unanime pour acclamer le talent de l'auteur, que l'on a dit au sommet de son art.



Daniel Poliquin

La Côte de Sable ou la solitude d'un Don Juan

par Aurélien Boivin*

De quoi s'agit-il ?

Dans ce roman, Poliquin laisse la parole à quatre femmes, qui, à tour de rôle, prennent en charge la narration afin de raconter leur relation amoureuse, plus ou moins éphémère, avec Jude Raphaël, « le marin, le géographe, l'écrivain, le fondateur de l'Institut arctique, l'aventurier, le découvreur, le Don Juan érudit et courageux » (p. 13), incapable toutefois de connaître le bonheur avec l'une ou l'autre. Deux d'entre elles, Marie Fontaine et Maud Gallant, sont des femmes au milieu de la trentaine. Pour sa part, Élizabéth Holoub, connue sous le nom de Madame Élizabéth, mais qui a dû changer d'identité à plusieurs reprises, pourrait être facilement la mère du héros, alors que la dernière, Véronique Fontaine, la fille de Marie, représente, par son jeune âge, la troisième génération. C'est par la narration de chacune de ces femmes que nous apprenons à connaître, par bribes ou par petites touches, le héros, depuis son enfance et son adolescence jusqu'à ce qu'il devienne l'un des grands spécialistes de l'Arctique. Ce personnage, devenu célèbre rapidement à travers la communauté scientifique de chercheurs de par le monde, se révèle, sous la plume respective de chaque narrateur, un être complexe, énigmatique et instable, une sorte d'aventurier ou de Survenant des temps modernes, incapable de se fixer à demeure, comme François Paradis, l'un des prétendants à la main de Maria Chapdelaine, et de s'attacher, lui, le Don Juan, à l'une de ces femmes qu'il croise alors qu'il habite la Côte de Sable.

Le titre

Visions de Jude, le titre initial, rendait compte de la vision que les quatre narratrices ont du héros, qu'elles ont toutes croisé à un moment ou à un autre de leur existence. Elles sont capables de porter des jugements sur cet homme qui ne semble pas posséder

d'identité propre, lui dont la mère était acadienne et le père, « enfant naturel, abandonné par sa jeune mère métisse dans un village français de l'Alberta » (p. 280), mais qui a étudié à Ottawa après avoir été chassé par son père. Le deuxième titre, *La Côte de Sable*, révèle le lieu principal où se déroule en grande partie l'histoire. Le romancier s'est expliqué sur ce changement de titre. Le roman devait d'abord s'appeler *Le livre de Jude*, titre qu'André Vanasse, alors directeur littéraire chez Québec Amérique, n'aimait pas. Il a proposé *Visions de Jude* au romancier-traducteur de Jack Kerouac, qui avait publié *Visions of Gerard*. Poliquin, qui venait tout juste de subir une intervention chirurgicale, a accepté ce nouveau titre sans trop réfléchir, ce qu'il a regretté par la suite, car, selon lui, « ce n'est pas l'histoire de Jude, mais des femmes² » avec qui il a vécu et qui habitaient toutes la Côte de Sable à Ottawa, où il est né, auquel il a voulu rendre hommage.

Le lieu

La grande majorité de l'intrigue se déroule dans la Côte de Sable, un quartier de la ville d'Ottawa où Madame Élizabéth possède une maison de chambres. Elle y accueille entre autres, rue Blackburn, Jude et Maud Gallant, comme pensionnaires, alors qu'ils fréquentent l'université. C'est dans cette maison aussi que les trois autres narratrices rencontrent Jude, à l'occasion de la fête des Rois que la propriétaire organise annuellement, telle une tradition. C'est dans ce quartier que Marie Fontaine et sa fille sont nées et où elles ont grandi, et où Jude s'est exilé quand, chassé par son père, il décide de s'inscrire à l'université, tout comme Maud. Cette dernière est originaire du Nouveau-Brunswick, mais s'est amenée dans la Capitale nationale pour poursuivre ses études en musique. D'autres lieux sont évoqués et se révèlent importants,

car certains personnages sont instables, comme Jude, qui est constamment en déplacement, d'une université à l'autre, au Manitoba, à Terre-Neuve, où il possède d'ailleurs une maison à l'Anse-aux-Meadows. Il s'y réfugie d'ailleurs, la fin de semaine de l'Action de grâce, en compagnie de Véronique. Il est souvent question de l'Arctique, des nombreux déplacements de Maud, appelée comme pianiste à donner des concerts à travers le monde, quand elle ne se cherche pas, en suivant çà et là un amant de passage. Madame Élizabéth rappelle, quant à elle, ses origines ukrainiennes et ses pérégrinations en Allemagne, à Londres, en Afrique du Sud, à Paris, puis à Ottawa, où elle se fixe à demeure.

La durée

L'intrigue se déroule sur plus d'une trentaine d'années. Si l'on peut affirmer que le roman se termine en décembre 1989, année du temps de l'écriture, ainsi que le confirment quelques indications temporelles distribuées dans les dernières pages, il est difficile de préciser avec certitude le début de l'intrigue. La disparition de Jude, en effet, ainsi que le rapporte Véronique, coïncide avec la chute du Mur de Berlin, auquel fait allusion la narratrice (p. 302). Grâce à une série d'analepses, les quatre narratrices reconstituent les diverses étapes de l'existence et de la riche carrière de Jude, depuis son enfance, dans le quartier de la Côte de Sable, soumis à un père violent et exigeant, qui n'a jamais hésité à battre épouse et enfants pour se faire valoir. Jude gardera, sa vie durant, des séquelles de cette enfance malheureuse.

La structure

La Côte de Sable, on l'a dit, comprend quatre parties écrites par autant de narratrices. Il n'est pas beaucoup question de religion dans ce roman qui se déroule en partie dans les années 1950 et 1960. Toutefois, la religion reprend ses droits dans les titres d'au moins trois des parties : « L'Épiphanie », « La Chandeleur », « Le Jour du Souvenir » et « La Saint-Nicolas », quatre fêtes dont les deux premières se déroulent en début d'année, les 6 janvier et 2 février, les deux dernières, en fin d'année, les 11 novembre et 6 décembre. Peut-on y voir la métaphore de l'existence humaine, du début à la fin ?

Les personnages

Jude Raphaël. « Enfant prodigue interdit de retour » (p. 13), Jude a connu une brillante carrière. Détenteur d'une maîtrise en océanographie (p. 23) et d'un doctorat en géographie obtenu à Londres grâce à une bourse de la Fondation Rhodes et à une généreuse allocation de l'Université Memorial de Terre-Neuve, professeur d'université et chercheur de réputation internationale, il a fondé, à vingt ans, l'Institut arctique, « dans le but de révéler l'Arctique dans la foulée des grands explorateurs, [d']exploiter ses richesses, [de] donner un élan nouveau à la civilisation du froid, [d']éclairer l'épopée inuit par la technologie moderne » (p. 19). Les bureaux et les archives de l'Institut, dont il dirige *Les Cahiers*, ont d'abord été localisés dans un garage désaffecté de Madame Élizabéth. Après quelques expéditions nordiques, il a ouvert la cité Iberville (*ibid.*), « un laboratoire boréal digne de l'avenir [...], le plus grand temple de la recherche polaire au monde [où] toutes les disciplines scientifiques sont représentées, toutes les nations nordiques aussi » (p. 21). Il a même été le sujet d'un long-métrage réalisé par l'Office national du film. Lauréat de la médaille de bravoure, en temps de paix, après avoir surpris un sous-marin soviétique emprisonné dans les glaces de la baie d'Hudson (p. 41), ce qui lui a valu le titre de héros (*ibid.*), rapporte Marie, il refuse à la femme qu'il fréquente alors de l'accompagner, et ce, à chaque déplacement. Maud a beau insister pour le suivre au Manitoba, allant même, ce qu'elle n'a jamais fait pour un autre homme, jusqu'à le supplier à genoux (p. 147-148), il reste de marbre, prétextant qu'elle le dérangerait dans ses travaux, qu'il s'enfoncerait à ses côtés dans le confort et qu'il voulait à tout prix redevenir lui-même (p. 148). Il a des allures de Don Juan, et il est incapable d'aimer vraiment, lui qui a été initié aux jeux de l'amour et de la sexualité par Madame Élizabéth, qui nous en apprend beaucoup sur son enfance, tout comme Véronique, à qui il finit par se livrer. Il disparaît sans laisser de trace, quelques mois après avoir connu Véronique et quelques jours après la mort de Madame Élizabéth, le 11 novembre 1989. Selon Marie, il n'a pas de cœur (p. 77) et, s'il a exercé divers métiers et professions, s'il est beau comme

Jack Kerouac, il n'a pas réussi sa vie pour autant, la « passant à écrire son épitaphe » (p. 76). Ne serait-il pas « un monstre d'égoïsme³ », comme l'affirme Anne-Marie Voisard ? Réginald Martel n'a-t-il pas raison de parler de son destin « pitoyable et tragique d'homme qui n'aura choisi, sans s'en rendre compte, qu'une humaine et féconde solitude⁴ » ?

Marie Fontaine. La première narratrice a connu Jude, « véritable garçon modèle » (p. 16), alors qu'elle n'était qu'une fillette âgée de douze ans. De cinq ans sa cadette, elle le revoit à la fête des Rois chez Madame Élizabéth et est séduite par lui après la mort de son mari, qu'elle avait épousé « obligée », ayant « fêté Pâques avant les Rameaux » (p. 40). Œuvrant dans l'administration universitaire, elle est la plus romantique des quatre narratrices et celle qui a passé le moins de temps avec Jude : une seule nuit avec cet amant qui était ivre et qui n'en a gardé aucun souvenir. À ses yeux, Jude est une sorte de héros mythique dont elle rêvera toute sa vie. Selon Rodolphe Morissette, elle « est l'éternelle "petite fille", une Cendrillon dérisoire. Et Jude, sous sa plume, reste une image sommaire et vide, naïve et rhétorique⁵ ».

Maud Gallant. D'origine acadienne, elle a connu Jude au moment où elle entreprend sa maîtrise en musique à l'Université d'Ottawa. Elle est parvenue à convaincre Madame Élizabéth d'accepter une fille comme pensionnaire. Elle tombe rapidement amoureuse de Jude et connaît avec lui de vrais instants de bonheur. Jude est toutefois instable et l'abandonne pour aller poursuivre ses études doctorales à Londres où, malgré ses silences, elle décide d'aller le rejoindre, pendant quelques semaines. Elle a beau tout tenter, Jude ne la considère que comme une maîtresse de passage et se révèle un profiteuse qu'elle finit par juger sévèrement.

Madame Élizabéth. De vingt-cinq ans l'aînée de Jude, Élizabéth Holoub, d'origine ukrainienne, a connu les camps de concentration et les atrocités des Nazis. Devenue infirmière, elle a soigné en Allemagne un haut gradé militaire anglais, qu'elle croyait britannique, mais qui est canadien, apprend-elle plus tard, qu'elle épouse et qui l'aide à fuir l'Allemagne puis l'Europe, avant de s'installer, après quelques missions, dans la Côte de Sable.

Si elle aime Jude, elle doit renoncer à cet amour, elle qui aurait voulu connaître avec lui une seconde jeunesse, quand son amant décide, en son absence, de la tromper avec Maud dans son propre lit. Elle souffre dès lors en silence de cet abandon, elle qui a tout fait pour aider Jude dans ses nombreux projets, léguant même, à sa mort, sa fortune à l'Institut arctique.

Véronique Gallant. Fille de Maud, elle est d'au moins vingt-cinq ans la cadette de Jude, soit le même nombre d'années qui le séparaient de Madame Élisabeth. C'est à elle que Jude se confie le plus et lui révèle les misères et les malheurs de son enfance. Elle est la seule à se rendre avec lui dans sa maison de Terre-Neuve. C'est encore elle qui nous renseigne sur les amours de Jude avec une certaine Hélène, comédienne, qu'on ne voit pas, ou si peu. Jude disparu, elle lui adresse une lettre par semaine pendant une année, toutes demeurées sans réponse. Elle rencontre alors par hasard Maud, avec laquelle elle compatit.

Le professeur Pigeon. « [É]minent latiniste et grecisant » (p. 13), poète à ses heures, il est le « premier pensionnaire » (p. 178) qu'a hébergé Madame Élisabeth en 1963, qu'il aurait aimée mais qu'elle finit par chasser, ne ressentant rien à son égard. Elle en a assez de ce « chevalier servant » (p. 180), qui est souvent malpropre et qui boit. Pourtant, au début, elle aimait « chez lui ses manières vieille Europe et son accent français de gentleman cultivé » (p. 178), en dépit de ses origines modestes. Il a beaucoup voyagé et a récité ses poèmes dans plusieurs pays. Véronique, qui l'a aimé, tente de redorer son blason (p. 275), en précisant que ce qu'on dit pour dénigrer ce personnage est tout à fait faux. À ses yeux, « c'est un bon vieux, un homme exquis [qui] ne se prend pas au sérieux » (p. 277), avec qui elle a connu quelques intenses moments de bonheur et de volupté.

Les thèmes

L'amour. C'est sans aucun doute le thème dominant, car les quatre narratrices ont toutes profondément été amoureuses de Jude, qui ne leur a rien rendu, lui qui, selon Maud, est « inapte au bonheur » (p. 160) et, partant, à l'amour, car il est une sorte de « bien-aimé mal aimant » (4^e de couverture, BQ).

La solitude. Ce thème découle du précédent, car Jude, qui ne sait pas aimer, provoque autour de lui le malheur de toutes les femmes qui entretiennent avec lui une liaison plus ou moins brève. Mis à part Véronique, qui accepte son sort, les trois autres femmes ont de la difficulté à se remettre de leur liaison avec lui. Elles en souffrent longtemps, voire toute leur vie. Dans son incapacité à aimer, Jude se contraint donc à la solitude, non seulement en présence des femmes qu'il a connues, mais aussi dans ses nombreux déplacements, qu'il effectue toujours seul, tantôt pour poursuivre ses recherches dans l'Arctique, tantôt dans ses voyages à travers le pays et à l'étranger pour y prononcer conférences, cours ou communications.

L'errance. Ce thème est lié aux déplacements de Jude et d'au moins deux des narratrices, Madame Élisabeth et Maud. Il y a aussi Véronique, que Lucie Hotte classe dans la catégorie des personnages sédentaires rêveurs, et Marie, qui ne voyage pas et qui doit se contenter de voyager « par personne interposée » pour ne connaître des amants étrangers, un Dominicain, un Brésilien et un Anglais. Quant à Jude, il est un véritable coureur de bois des temps modernes, qui transforme ses déplacements en errance, selon Hotte, un vrai Viking aussi des temps modernes, comme il apparaît à la fin du roman sous le plume de Véronique. Comme leur amant, Maud et Élisabeth sont aussi des errantes. La première a peine à se fixer, comme en témoigne la fin de sa narration ; la seconde parvient à le faire, après avoir erré de son Ukraine natale à l'Allemagne, de la Grande-Bretagne à l'Afrique du Sud, puis à Paris, avant de s'enraciner dans la Côte de Sable, à Ottawa.

Le sens du roman

Avec *La Côte de Sable* ou *Visions de Jude*, c'est selon, Daniel Poliquin s'est intéressé à l'un des grands thèmes de la littérature québécoise et de la littérature francophone des Amériques, celui de la recherche de liberté, thème qui, avec celui de l'identité, fait partie de notre inconscient collectif. Il suffit de penser à cette série de personnages hantés par le désir de départ, par le goût de l'aventure et la soif insatiable de liberté qui animent François Paradis, le vieux Menaud, le Surve-

nant, Alexis Labranche, le soldat Latour, Édouard Malarmé de *La rage* de Louis Hamelin, et, bien sûr, Jude, qui ne tient pas en place, surtout quand il se rend compte de son attachement à une femme : séducteur impénitent, « il se fait fort de briser les cœurs aussitôt qu'un lien amoureux durable commence à s'installer⁷ ». Il n'en reste pas moins que ce roman serait « le plus canadien de la littérature québécoise contemporaine [...] ». Un roman qui va durer, quoi qu'il arrive⁸ ». Selon Réginald Martel, « *Visions de Jude* est la chronique quatre fois réfractée d'une même mise à mort, interminable. Par l'écriture libératrice, qui douloureusement mais efficacement les amène à choisir enfin la vie, immédiate, les amantes font du dieu qu'elles ont aimé un fantôme, condamné à errer éternellement dans les parages du mythe⁹ ». □

* Professeur de littérature québécoise, Université Laval

Notes

- 1 Montréal, BQ, 2000, 304[1] p. (1^{re} édition : *Visions de Jude*, Montréal, Québec / Amérique, 1990, 301 p. (« Littérature d'Amérique »).
- 2 François Ouellet, « Le roman de "l'être écrivain" entre l'anonymat et la reconnaissance. Entretien avec Daniel Poliquin », *Voix et images*, vol. XXVIII, n° 3 (81), printemps 2002, p. 404-420 [v. p. 408].
- 3 Anne-Marie Voisard, « *Visions de Jude* de Daniel Poliquin. Une aventure périlleuse sauvée par le talent de l'auteur », *Le Soleil*, 16 juin 1990, p. D-12.
- 4 Réginald Martel, « Quatre enfers de Don Juan. *Visions de Jude* de Daniel Poliquin », *La Presse*, 14 avril 1990, p. K-2.
- 5 Rodolphe Morissette, « Jude récompensé », *Le Journal de Montréal*, 5 mai 1990, p. We-8.
- 6 Lucie Hotte, « Errance et enracinement dans *Visions de Jude* de Daniel Poliquin », *Voix et images*, vol. XXVII, n° 3 (81), printemps 2002, p. 435-447 [v. p. 439].
- 7 Georges Desmeules, « *Visions de Jude* », *Québec français*, n° 81 (printemps 1991), p. 15.
- 8 Jean-Roch Boivin, « Un homme et ses pêchés [sic] », *Voix* (Montréal), 2 au 8 août 1990, p. 15.
- 9 Réginald Martel, *op. cit.*